

Cet homme est un brave, dit un proverbe arabe: il a eu du courage une fois. M. Bernard a eu du courage deux fois: tout d'abord, lorsqu'il fit ses débuts dans le monde des lettres canadiennes avec des romans et qu'il tenta ainsi de réhabiliter un genre par trop délaissé; puis, lorsqu'il résolut tout récemment de s'engager dans les dangereux sentiers de la critique. La fortune sourit toujours aux audacieux: si le romancier — et notamment l'auteur de *La terre vivante* — a révélé au grand public des aptitudes peu communes, le critique, semble-t-il, s'impose du premier coup à l'attention des penseurs par le dernier volume qu'il vient de publier.

Le livre est sévère en ses lignes générales: il ne vise qu'à instruire. Il ne fut pas écrit d'un trait. Recueil d'articles de journaux et de revues, il s'élabore au gré des événements littéraires qui, depuis quelques années, se déroulent paisiblement dans notre monde intellectuel. Cette méthode communie à l'oeuvre une agréable variété et permet à l'auteur de ne pas se circonscire dans le cercle trop étroit d'une thèse unique laborieusement étayée, mais plutôt de refléter, dans tous ses aspects mouvants et déjà multiples, la vie littéraire du Canada du XXe siècle. Tantôt il dresse à larges traits la physionomie poétique de Blanche Lamontagne, de Jean Chauvin et d'Emile Coderre; tantôt il caractérise le talent de Louis Dantin, de Jules Four-

\* \* \*

Non moins remarquables sont les *Essais critiques* qui viennent de paraître sous la signature du rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe*.

M. Harry Bernard, jeune auteur déjà très connu pour ses romans et nouvelles: *L'homme tombé*, *La terre vivante*, *La dame blanche*, s'essaie aujourd'hui dans un genre plus aride. En un touremain, il fausse compagnie aux oeuvres d'imagination pour aborder la critique dans un livre peu volumineux, mais d'une substance solide.

nier, de R. de Roquebrune. En outre, il réussit, à plusieurs reprises, à grouper sous une idée générale des faits divers ou à établir une filiation d'idées ou de sentiments entre nos écrivains contemporains et certains devanciers. Ainsi le livre s'ouvre sur une très originale étude: l'idée baudelairienne au Canada, suivie d'articles instructifs sur le régionalisme littéraire, la jeune poésie canadienne, la langue et le roman, la culture, la littérature et le travail.

Il semble bien que, après une période de tâtonnements non dépourvus de mérite d'ailleurs, Harry Bernard ait enfin trouvé sa voie. Véritable amalgame de sensations et d'impressions superficielles où une psychologie freudiste essaie vainement de remplacer les analyses si pénétrantes des maîtres d'autrefois, le roman contemporain des "moins de trente ans" de France présuppose l'exercice constant de l'imagination et de la sensibilité; il fait à l'intelligence la part de parents pauvres. Or la qualité maîtresse de l'auteur de Saint-Hyacinthe n'est pas l'imagination, ni même la sensibilité, mais l'intelligence. Aussi bien, l'éditeur n'a-t-il pas eu tort de mettre ce premier volume de critique sous le signe: *Les Jugements*. Ainsi il se range résolument sous la bannière de cette brillante phalange de jeunes critiques français du XXe siècle qui, sous la conduite d'un Massis, d'un Maritain, d'un Bernoville, portent des "jugements" sur

leurs prédécesseurs, au lieu d'étaler aux yeux d'un public trop habitué au dilettantisme des "impressions" si chères à un Jules Lemaitre. Ce sont donc deux époques, deux conceptions de la vie qui de nouveau s'affrontent, tandis que des lecteurs avides de réalités applaudissent au succès déjà considérable de jeunes maîtres dont le mot d'ordre prend l'allure d'un manifeste.

Harry Bernard n'a donc aucune attache avec les régions décevantes du scepticisme. Son tempérament, sa formation et son ambiance le portent naturellement vers le dogmatisme. Non pas qu'il prétende à l'infailibilité. Mieux que personne, il sait que ses "jugements" ne sont pas sans appel. Aussi ose-t-il rarement, et nous l'en félicitons, répudier en bloc un siècle, une école ou une oeuvre; jamais il ne se permettra de promulguer des condamnations avec une fougue qui repousse d'avance toute idée de révision. Il préfère disséquer l'oeuvre des écrivains pour en expliquer les faiblesses et en souligner les beautés. Ainsi il voit avec raison de mauvais maîtres en Baudelaire et en Rollinat, mais il ne conteste pas le talent de ces écrivains, ni la part de gloire, "si le mot plaît", qu'ils apportèrent aux lettres françaises. Coryphée du régionalisme, il signale toutefois avec une vive perspicacité le péril qui guettait la fabrication en série de thèmes trop ressassés. Il a même à ce sujet, une piquante remarque: "toute une pléiade se leva,

qui se crut tenue, pour avoir droit de vivre au soleil, de refaire *L'heure des vaches* à la suite d'Adjutor Rivard, et l'histoire de *La grise*, après l'abbé Groulx. Chacun y alla de ses petits *Rapailages*". Très versé dans la flore et la faune laurentiennes, il montre, avec preuves à l'appui, que plusieurs de nos poètes ou de nos poétesses les plus réputés feraient bien d'apprendre l'histoire naturelle de leur pays avant d'oser décrire la nature canadienne.

Bref, les jugements de l'auteur forment presque toujours une heureuse synthèse de la critique des beautés qui s'adresse aux lecteurs pour mettre en lumière l'excellence d'une oeuvre — critique inventée, au sentiment de M. Faguet, par les auteurs en mal d'être admirés — et la critique des défauts, créée par les critiques et destinée aux auteurs pour les prémunir contre leurs faiblesses dominantes. Au Canada, le champ d'action de la critique des défauts est plus considérable que l'autre. M. Bernard le répète et le prouve chaque fois que l'occasion se présente, pour justifier, semble-t-il, ses fréquentes invitations au travail.

Mais il prêche d'abord d'exemple: il travaille lui-même en lisant presque autant que René Johannet, l'homme de France qui " lit tout ", au dire de Henri de Régnier. Puisse cet exemple devenir contagieux et faire disparaître définitivement le péché mignon du Canadien français qui de tout temps, jusqu'en ces dernières années, négligea les lectures

sérieuses. Même notre élite d'aujourd'hui ne s'adonne pas encore suffisamment à la lecture: la radio, le cinéma, l'auto, le sport, voire même le club et le cercle mondain, occupent trop les loisirs de soi-disant lettrés. Ces obstacles à la formation d'une véritable classe dirigeante existent ailleurs que chez nous: la disparition graduelle de la culture générale semble être la rançon des progrès de la locomotion et de la spécialisation à outrance. Dans un livre assez récent sur le Père Longhaye, le P. Lhande insiste sur la nécessité de la lecture pour les religieux qui ont terminé leurs études. Les remontrances discrètes qu'il adresse à ses confrères s'appliquent assez bien à un trop grand nombre de nos chefs de file laïcs, piêtres " latins du nouveau monde ", à la vérité. " Pensez-vous qu'un religieux, soit formé, complet, par le seul fait d'avoir suivi loyalement les cours réguliers du Juvénat, du Scolasticat? Ne faut-il pas que de son chef, de son industrie privée, il apprenne la vie entière? Et comment apprendra-t-il, si ce n'est en lisant? Prenez-le dans ses situations normales. Au Scolasticat, s'il ne se donne pas le goût de la lecture, il s'expose à l'ennui, et, croyez-moi, l'ennui pendant le temps des études peut devenir un conseiller détestable. Passons dans les collèges. Là, sans le goût de la lecture, que fait un jeune professeur, un jeune surveillant? Flâner avec le collègue ou avec les enfants. De quoi s'aperçoivent-ils à l'âge

de la prêtrise, du ministère? Qu'ils savent peu, qu'ils sont propres à bien peu de chose, ayant les mains vides et la tête aussi. Il ne s'agit pas, bien entendu, de ceux qui sont accablés d'occupations, de ceux pour qui la lecture sérieuse serait un repos, pour qui s'en priver est un sacrifice méritoire. Il s'agit de ceux qui pouvant lire, ne le font pas, faute de goût, c'est-à-dire faute de courage. Leur moindre péril est l'ennui, et l'ennui ne vaut rien, même à cinquante et à soixante ans. La lecture, c'est en grande partie au moins, le travail intellectuel. Qui prendrait son parti de ne pas lire, prendrait pratiquement celui de ne pas travailler".<sup>3</sup>

S'il est un intellectuel au Canada français qui, certes, ne mérite pas ces reproches, c'est Harry Bernard. Il lit les écrivains d'Europe et d'Amérique; il se tient au courant des questions connexes à la littérature: philosophie, sciences et même peinture et sculpture, exercent leur attrait sur cet esprit amoureux de perspectives illimitées et de vastes horizons. Ouvrez son livre à la page 187: vous y trouverez l'index des noms cités dans son volume. Or neuf pages d'une écriture serrée suffisent à peine à contenir les noms des écrivains qu'il a lus et dont il explique ou critique la pensée. Il est amusant de constater que l'ordre alphabétique suivi dans la composition de ce tableau d'honneur occasionne

<sup>3</sup> Pierre Lhande: *Le Père Longhaye*, pp. 43-44.

des rapprochements inattendus, des confrontations gênantes: Mgr Bourget précède immédiatement Paul Bourget, Louis Dantin donne la main à Darwin, Léo-Pol Desrosiers, fréquemment cité, a comme compagnon de route le vénérable sénateur Dessaulles, le grand Hugo est suivi de notre peintre Charles Huot, le P. Lamarche, O. P. et Lamar-tine fraient ensemble, Antonio Perrault, qui n'en peut mais, a pour voisins saint Paul et Hall Ross Perrigard, tandis que M. Olivier Maurault, p.s.s. est dans la compagnie bigarrée des Maupassant, des Mauriac et des Maurras. Cependant, M. Bernard fait, sans nécessité, comparaître de gros bonnets à la barre. Dans l'article intitulé *Culture, Littérature, Travail*, il cite de Gaëtan Bernoville cette lapalissade: " Toutes les élites doivent être pourvues d'une culture générale ". Il ne faut pas déranger pour si peu un grand directeur de revue parisienne.

Lorsque ses fiches sont suffisamment garnies, l'intellectuel né ou façonné écrivain doit produire, sans quoi il ne s'acquitte pas de la mission dont l'avaient investi des circonstances favorables ou la confiance de généreux protecteurs. " Que fait un tel? " demandait souvent le grand Foch. — " Il travaille beaucoup: il lit ". — " Ce n'est pas suffisant: avec ce qu'il sait et ce qu'il peut, il devrait mieux faire ". Nous savons que le livre est l'opium de l'Occident. Celui qui passerait sa vie à lire perdrait contact avec le monde réel: il s'intoxiquerait

faute de grand air. Ses connaissances emprisonnées dans son cerveau n'atteindraient jamais les masses plongées dans l'ignorance et avides de vérité et de lumière.

Félicitons M. Bernard d'appliquer constamment ces principes. Son cabinet de travail n'a rien de la tour d'ivoire. Ses méditations se métamorphosent toujours en actions bienfaisantes dont les lecteurs tirent un excellent parti. Il ne se complait pas dans cette chose archi fausse qu'est l'idée pour l'idée, l'idée sans sève et sans vie.

À peine deux affirmations nous ont paru trop étroites dans ce livre à la fois volontairement traditionnel et tourné résolument vers le progrès.

M. Bernard consacre un article très important à prouver l'ignorance d'une de nos poétesses dans l'histoire naturelle de son pays. La lamentable déficience des Canadiens français en matière scientifique constitue un truisme admis de tous ceux qui ont des yeux pour voir et qui jugent d'un système par ses résultats. C'est avec raison que l'auteur des *Essais critiques* ose signaler aux professeurs de lettres " un domaine que nos écrivains négligent avec trop de désinvolture ", et indiquer " les ressources précieuses que nous assurerait, au point de vue littéraire, une connaissance approfondie de notre nature canadienne " (p. 106). M. Bernard semble donc préconiser, dans cette page, la nécessité d'un habile dosage entre la culture classique

d'autrefois et un minimum de culture scientifique indispensable aux intellectuels du XXe siècle. Or, vingt-cinq pages plus loin, il écrit, à propos de Jules Fournier: " Ceux qui entrevoient le salut (de notre enseignement) dans l'application chez nous des méthodes françaises modernes, — relâchement des humanités grecques et latines, addition des langues vivantes au programme, importance de fond accordée aux sciences exactes, — ne doivent pas oublier, avant d'argumenter plus avant, l'échec en France des innovations de 1902 ". C'est ce qui s'appelle esquiver une difficulté. La question n'est pas de savoir si nous devons imiter les Français, les Anglais ou les Allemands, mais bien de se demander si, en certains quartiers, on ne ferme pas résolument les yeux sur un fait évident que M. Beaudry Leman vient de mettre en lumière au grand dam des esclaves de la routine et d'un traditionalisme faux: le Canada est un pays d'Amérique! Il y a certains morts qu'il faut tuer deux fois; il importe aussi de répéter des vérités admises *en principe* de tout le monde. Sans renoncer à l'une quelconque de nos qualités natives, nous devons nous adapter à l'ambiance spéciale de la vie anglo-canadienne, sans quoi, nous cesserions de soutenir dans notre pays même, un rôle de premier plan. Nous deviendrions un peuple de rhéteurs et de discoureurs dont les éclats de voix seraient bientôt couverts par des

hauts parleurs de la radio américaine ou les bruits stridents d'un machinisme asservissant dont nous n'aurions même pas su pénétrer les secrets. Si M. Bernard eût été conséquent avec lui-même, il eût fait suivre ses judicieuses considérations de la page 106 de remarques analogues à celles que nous venons d'exposer. Peut-être préfère-t-il, sur un terrain délicat, que nous lisions entre les lignes. Cette tactique devient inutile, puisque les mêmes observations ont paru ailleurs à découvert et notamment dans la Revue Trimestrielle. Du reste, le ton ferme et net du livre ne prépare guère à cette soudaine et unique réticence.

Nous nous permettrons de réclamer également contre une assertion trop absolue de l'auteur. Sa dissertation sur le régionalisme littéraire renferme la phrase sentencieuse que voici: « l'art pour l'art n'est pas de mise chez nous ». Entendons-nous bien et parlons sans ambiguïté.

M. Bernard veut-il dire par là, que l'art ne devrait jamais se faire propagateur d'erreur ou d'immoralité? D'accord! Mais ces mots sont susceptibles d'une autre signification. Maurice de Wulf, professeur à l'Université de Louvain, a porté sur cette question, tout comme le P. Sertillanges, un jugement définitif: L'oeuvre d'art, comme toute chose a, pour finalité interne, la plénière réalisation de sa nature. Elle exprime le beau comme le

feu brûle, comme l'aumône soulage. Tel est le sens plausible que l'on peut attacher à la formule: l'art pour l'art.<sup>3</sup>

Ne soyons donc pas plus royalistes que le roi. N'oublions pas que Diderot et consorts sont les premiers parmi les modernes qui aient développé avec un vif succès cette théorie de l'art positivement moralisateur et investi, en quelque sorte, d'un véritable sacerdoce. Cette idée est essentiellement encyclopédique, sinon saint-simonienne. Libre à l'auteur catholique, s'il le juge à propos, de concilier le souci de l'action religieuse ou morale avec celui de la beauté littéraire. Mais personne n'a le droit de le lui imposer ou de le lui défendre: la production artistique n'étant pas l'objet d'une obligation morale, il faut condamner avec l'éminent professeur " comme deux théories également outrancières celle qui impose et celle qui interdit une mission morale à l'artiste ".

N'allons donc pas trop vite en besogne et cessons de répéter la boutade de Veillot: " L'art pour l'art n'est pas l'art ". Sans doute, l'art reste subordonné à la morale comme à sa dernière fin, puisque la morale est la règle définitive de la vie. Il reste permis au littérateur catholique du Canada ou d'ailleurs de peindre les caractères, de nouer les

<sup>3</sup> Maurice de Wulf: " L'oeuvre d'art et la beauté ", pp. 176-177.

intrigues, ou de traduire les beautés de la nature, — en mêlant parfois même au tableau certaines fantaisies joyeuses et inoffensives aux esprits suffisamment formés. Rien l'oblige à viser un but patriotique ou moral. Il existe plusieurs manières de servir une bonne cause. Par exemple, les vers sonores et ciselés de Paul Morin ont ajouté un nouveau lustre à la gloire du Canada français. Ne lui enlevons pas une place très honorable dans notre avant-garde littéraire sous le fallacieux prétexte qu'il s'est grisé uniquement de lignes pures, de teintes chatoyantes et de rythmes berceurs.

En résumé, le livre de M. Bernard est d'un penseur averti, actif et vigoureux. Écrit dans un style clair, didactique et toujours soutenu — car l'auteur n'aime pas déposer les manchettes — il atteste l'incontestable effort de notre jeune génération d'écrivains pour se dégager des tâtonnements et des confusions d'hier. Il est à souhaiter que cette oeuvre personnelle et instructive circule entre les mains de tous ceux qui se piquent de culture littéraire et que réjouit la lente, laborieuse mais sûre montée des nôtres vers les sommets.